

Jean Le Goualch

Ancien membre du Club des Cinéastes Amateurs de Brest (CCAB)

Entretien du 30 juillet 1997 avec Gilles Ollivier

Comment êtes-vous venu au cinéma ?

Ça a toujours été ma passion. Quand j'étais jeune, il y avait un patronage pas loin de chez moi, celui de l'Armoricaine à l'Harteloire, à Brest. Mon ambition était d'aller dans la cabine de projection. J'ai pu le faire. C'était en 1935, à l'âge de dix ans. Ce qui m'intéressait était de savoir comment ça marche. J'ai découvert la croix de malte et je me souviens aussi du curé qui de-mandait à ce qu'on mette une main sur le projecteur au moment de la projection d'une scène jugée illicite. Les gens criaient dans la salle !

J'ai acheté ma première caméra en 1951. C'était une Camex 8 mm de chez Erksam avec objectif normal et un hypercinor (un grand angle) que l'on pouvait visser dessus.

Mes premiers films ont été des films de famille. Mon fils était né un an auparavant. Très vite, j'ai eu envie de faire autre chose et mon premier film sous-marin, « Sous le miroir bleu » a été réalisé en 1954. Je l'ai tourné entre le Conquet et la pointe Saint-Mathieu. Ma femme m'a suivi sans problème. Nous avions une 2 CV qui empruntait des chemins de campagne de la côte sauvage. Ensuite, j'ai fait « Rendez-vous chez Neptune ». Ces deux films faisaient environ dix minutes et étaient plutôt des reportages.

Quelle activité avez-vous pratiqué dans l'eau ?

La chasse sous-marine, dès 1946. À l'époque, on avait du mal à trouver un masque et un tuba à Brest. C'est un cousin de Paris qui m'en a apporté ! À ce moment-là, on pêchait à la tahitienne, avec un trident qu'on avait fabriqué.

En 1948, au Foyer du Marin de Brest, il y a eu un congrès à la fin duquel Jacques-Yves Cousteau présenta des films. J'y suis allé avec un copain. Cousteau a montré trois films d'environ 15 minutes et en noir et blanc, dont « Par dix-huit mètres de fond », « Autour d'un récif ». Je connaissais déjà Cousteau car j'avais acheté son album de photos qui s'appelait également « Par dix-huit mètres de fond ». Cousteau m'a d'ailleurs fait une dédicace : « A Jean Le Goualch, fana, chasseur sous-marin, dans des eaux presque vierges ».

Quels procédés utilisiez-vous pour tourner sous l'eau ?

Pour la caméra Camex il existait une boîte étanche en plexiglass avec un aileron. Seulement, je l'ai amélioré pour me permettre de tourner facilement le diaphragme de l'appareil, par un bouchon de caoutchouc installé sur un presse-étoupe. J'ai également perfectionné le viseur avec un bout de fil inoxydable. Pour la distance c'était facile. Je réglais l'hypercinor sur trois mètres, ce qui donne en principe de bonnes images jusqu'à dix mètres. Enfin, pour gonfler un peu la boîte, j'ai installé une valve de vélo. Ça donnait une meilleure résistance à la pression de l'eau. Je tournais ainsi jusqu'à 10 mètres de profondeur.

Vous avez réalisé « La crique du pirate » bien plus tard...

En 1958, avec mon fils qui avait alors huit ans. À ce moment-là, nous plongeons avec des bou-teilles.

Quelles ont été les difficultés principales du tournage sous l'eau ?

La principale était la clarté de l'eau. Il fallait tenir compte de la marée. Les scènes de « La crique du pirate » ont été tournées à cinq, six mètres de profondeur, mais sans lumière artificielle.

Comment êtes-vous venu au club des Cinéastes Amateurs de Brest ?

J'ai montré mon premier film sous-marin à un revendeur photo-ciné, Monsieur Crier-Le Bras, installé rue de Siam. C'est lui qui m'a incité à aller au CCAB. Il en a parlé à Corentin Beauvais, alors Président du club, qui m'a téléphoné. C'était vers 1954. À Brest, j'étais alors le seul, à ma connaissance, à faire du film sous-marin.

Combien étiez-vous au club de Brest dans les années cinquante ?

Une cinquantaine mais une demi-douzaine faisait vraiment du cinéma. Les autres venaient par curiosité, avec femmes et enfants.

La sonorisation des films posait-elle beaucoup de problèmes ?

Je me souviens de la sonorisation de « Vent sous vergues », film tourné en 16 mm en 1958 lors du départ de grands voiliers. Des gens du club s'étaient mobilisés pour le grand événement de la saison. Des autorisations de tournage avait été obtenues auprès de la Marine Nationale. J'ai participé à la sonorisation de ce film. Nous avons fait des séances de nuit. C'était du bricolage. Il fallait plusieurs magnétophones à bandes pour la musique, le texte. Les manipulateurs des magnétophones devaient s'appliquer et tournaient donc le dos à l'écran. Le meneur de jeu, équipé également de son magnétophone, regardait l'écran et donnait les ordres : « Attention ! Magnétophone deux... » Il y avait toujours quelqu'un pour louper quelque chose ! Ceci dit, il y avait une émulation, nous découvriions des choses et nous cherchions à créer. Nous nous amusions beaucoup aussi.

Quelles étaient les séances du club les plus prisées ?

Celles des films venant des autres clubs de France. C'était le haut du panier qu'on y voyait. Il pouvait y avoir près de quatre-vingts personnes à ces séances.

Vous avez travaillé à la ville de Brest, d'abord comme conducteur de travaux puis ingénieur. Avez-vous eu l'occasion de filmer dans le cadre de votre travail ?

J'ai fait des films de commande, vers 1960, en 16 mm, avec un copain, Kernois, Directeur du Service des affaires économiques et de l'industrialisation de Brest. C'était l'époque de la municipalité Lombard. Nous avons d'abord fait « Brest à l'heure de l'espoir » autour d'activités socio-économiques. Le film a été projeté lors d'une foire-exposition au stand de la ville. Il y a eu ainsi toute une série. Certains de ces films sont passés à la télévision régionale. « Brest dont il ne restait rien », film de montage d'images des ruines en 1945, a été commenté en anglais et en allemand pour les villes jumelées à Brest. Ça m'intéressait, mais il n'y a pas de touche personnelle là-dedans.

Vous avez été l'ami de Pierre Peron, peintre de la marine ?

Il était brestois d'origine. Il a travaillé avant la guerre pour la Dépêche de Brest, journal qui a précédé le Télégramme, alors qu'il était professeur de dessin à Paris. C'était ainsi l'auteur de Peskett et Bigoudi, l'histoire d'un homme-poisson et d'une sirène. Je l'ai rencontré dans les années soixante, lors de la projection de « Brest à travers les siècles » et de « Tonnerre de Brest », sur lesquels il avait travaillé une dizaine d'années avant. Il avait vingt ans de plus que moi, mais il a accepté que je reprenne le montage de « Brest à travers les siècles ». Nous avons ensuite réalisé ensemble en 16 mm « Au fil de la Penfell », la rivière qui coule à Brest. La presse a qualifié le film de poétique. Nous y avons beaucoup travaillé. Même à l'Arsenal, nous avons veillé à travailler davantage sur les reflets que sur la réalité. Il fallait être là au bon moment, pour le jeu de la lumière naturelle. C'était formidable.